

DIETRICH BRIESEMEISTER
(MAINZ)

SUR LES ORIGINES DE LA POÉSIE NÉOLATINE AU PORTUGAL
DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ
DU XVI^e SIÈCLE

Il serait téméraire de tracer un tableau général de la poésie néolatine au Portugal à l'époque de la Renaissance, tant il reste encore de lacunes, en dépit de l'essor des études sur l'humanisme portugais depuis quelques années. Notre propos sera plutôt de mettre en relief quelques données socio-littéraires et quelques personnages représentatifs, pour mieux évaluer les caractéristiques et l'importance de l'apport lusitanien aux lettres néolatines en Europe.

La situation géographique marginale à l'extrême ouest du continent et l'océan laissent une empreinte ineffaçable dans l'histoire politique et spirituelle du pays. Une petite nation qui, au début du XVI^e siècle, comptait à peine 1,25 millions d'habitants, accomplit des exploits qui ont changé le monde moderne, mais les réussites d'une politique d'expansion maritime et coloniale contrastent étrangement avec le climat culturel et la situation sociale à l'intérieur. Le pouvoir royal est en conflit constant avec quelques familles nobles très puissantes. La plupart, membres ou descendants de la famille royale, exerçaient un pouvoir presque souverain. A leur côté, il y avait une noblesse de cour et de petits seigneurs féodaux appauvris et de rang inférieur. Ce ne fut que sous le règne de Jean II (1481-1495) que des réformes, comparables à celles des Rois Catholiques en Espagne, furent introduites dans les domaines de l'administration, du droit et des impôts, limitant l'influence de la noblesse et renforçant l'autorité du roi, sur l'Eglise également. Avec l'aide des villes — la bourgeoisie commerçante — et avec l'appui des juristes, l'influence de la haute noblesse fut contrôlée et cessa d'être une menace pour l'unité nationale.

Il est évident que ces conditions ne favorisent guère l'éclosion de la littérature (*litteratura*) ou même de l'humanisme, puisqu'il n'y a pas de „*litterarum litteratorumque patrocinium*”¹. En 1486, deux ans avant le

¹ Voir L. de Matos, *L'expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, Thèse de la Sorbonne, Paris 1959; M. Mollat, *Humanisme et grandes*

passage du Cap de Bonne Espérance, arriva au Portugal l'humaniste italien Cataldus Parisius Siculus, professeur d'humanités, pour y jeter, pendant les presque trente ans de son séjour ibérique, les bases des „studia humaniora”. C'est seulement sous Manuel I^{er} (1495-1521) que la Cour devint le centre politique et culturel du royaume. Bien que l'expansion coloniale suive un rythme vertigineux, les signes d'une grave stagnation sont manifestes. Malgré la découverte de richesses inouïes, l'Etat tombe pratiquement en faillite en 1560. La crise économique et financière, aggravée par l'exode rural et l'abandon des ressources productives, révèle la disproportion entre les forces d'un petit peuple et sa volonté de dominer le nouveau monde. En littérature, la discussion sur „les armes et les lettres”, l'opposition entre le soldat, le juriste et l'homme des lettres, traduisent les tensions profondes.

Ces faits expliquent en partie le retard pris dans le développement des institutions universitaires au Portugal. Selon toute vraisemblance, l'enseignement de la grammaire comme science du langage correct et le commentaire des poètes classiques furent intégrés assez tard aux études universitaires, au début du XVI^e siècle. C'est seulement le renouveau pédagogique dans le deuxième quart du XVI^e siècle qui donna à la grammaire sa place centrale dans le système des „studia humanitatis”. Rhétorique et poésie font alors partie intégrante de la grammaire, ce qui est la condition préalable à toute culture littéraire néolatine². La seule université du pays, à Lisbonne, ne voulait ou ne pouvait pas s'ouvrir à la nouvelle conception des études. En outre, la qualité des typographes restait insuffisante face aux exigences des études philologiques. En public, et devant le Roi lui-même, André de Resende déplora en 1534 „turpem usque adeo typographiam in urbe omnium clarissima”³. Après le transfert de l'université à Coimbre, en 1537, la capitale cessa de jouer un rôle dans la vie intellectuelle et les lettres néolatines, à l'exception de l'Infante Maria⁴. Bon nombre de litterati et de juristes reçoivent leur formation dans les universités étrangères, en Espagne, en France et particulièrement en Italie. Ils proviennent surtout de la bourgeoisie urbaine, peu nombreuse, qui, encouragée par la Couronne, s'oppose avec acharnement aux privilèges de la noblesse. Le savoir et la formation professionnelle ga-

découvertes, dans „Francia” 3 (1975), p. 221 ss. La citation reprend des mots d'André de Resende, dans *l'Oratio pro rostris* (1534).

² Voir A. Pinto de Castro, *Retórica e teorização literária em Portugal*, Coimbra 1973, p. 17. „Durante muitos o ensino da Retórica havia de continuar em posição assaz precária e instável, sem lugar definido”.

³ dédicace au Roi de *l'Oratio pro rostris*, dans Odette Sauvage: *L'itinéraire érasmien d'André de Resende (1500-1573)*, Paris 1971, p. 108.

⁴ Michaëlis de Vasconcelos, *A Infanta Da. Maria de Portugal (1521-1577) e as suas damas*, Porto 1902 (entre autres les soeurs Sigea, Joana Vaz — femina doctissima — Leonor de Noronha).

rantissent leur prestige et leur promotion sociale. La Couronne cherche à renforcer le pouvoir central en mettant en rivalité la noblesse et la bourgeoisie, qui de son côté participe aux entreprises coloniales. La corruption de la noblesse s'aggrave. Cet antagonisme limite le champ d'action des humanistes portugais, qui très tôt ressentent la méfiance de l'Eglise (le Tribunal du Saint-Office fut établi en 1536) et d'autres groupes qui se surveillent jalousement. Beaucoup de jeunes gens, des étudiants potentiels, s'engagent dans les opérations militaires et navales, de sorte que sous Manuel I^{er} l'humanisme n'a pas encore fait de gros progrès parmi les Portugais. Dans le domaine universitaire, les échanges internationaux s'intensifient: des érudits étrangers, humanistes italiens pour la plupart, bien que rarement de premier ordre, enseignent au Portugal. Avec les marchands italiens, ils contribueront beaucoup à la promotion sociale et culturelle du pays, mais en même temps avivent aussi les réactions xénophobes des Portugais. Sous Jean II, qui lui-même admire la Florence des Médicis, Cataldus, poète latin plutôt médiocre, devint le Praeceptor Lusitaniae. Et le roi de se flatter que les gestes des Lusitaniens fussent écrites dans le beau latin d'un Angelo Poliziano, qui offre son „literarium beneficium” au souverain, afin qu'il fasse mettre par écrit „ferrea doctorum hominum, atque adamantina ...voce”⁵. Voici en effet, une source d'inspiration féconde pour la poésie épique et la veine patriotique du XVI^e siècle⁶. Les dons d'un Homère ou d'un Tite Live, disait Pedro Alcoutim, ne suffiraient pas pour chanter les louanges des exploits portugais outre-mer⁷. Poliziano s'empresse déjà lui-même de stimuler l'orgueil national comme le fera plus tard Resende⁸, non seulement en présentant le roi comme „mundi alterius sequester et janitor” (édition citée p. 372), qui par ses actions a amené les peuples africains à la vraie religion, aux bonnes moeurs et les a fait passer du chaos à l'humanitas, mais en laissant encore entendre que le royaume lusitanien est en quelque sorte l'héritier et le successeur de l'Empire romain. Reprenant une affirmation d'Antonio de Nebrija („Romanum imperium est, ubi Latina lingua dominatur”), Estevão Cavaleiro, dans son prologue à la *Nova gramatices ars* (Lisbonne 1516), revendique pour les portugais la pureté élégante du langage de

⁵ A. Politianus, *Epistolarum libri XII*, Amstelodami 1652, p. 368-375 et la réponse du roi, p. 375 ss.; voir également: G. Battelli, *La corrispondenza del Poliziano col re Don Giovanni di Portogallo*, dans „La Rinascita” 1 (1939), N° 6, p. 280-298.

⁶ Fidelino de Figueiredo; *A épica portuguesa no século XVI*, São Paulo, 1950, p. 87 ss.

⁷ A. da Costa Ramalho; *Estudos sobre a época do Renascimento*, Coimbra 1969.

⁸ „Olisipo... quae una nostro aevo Romam gloriam et triumphos adaequavit. Regina vasti Oceani...” dans *l'Oratio pro rostris reproduite* par Odette Sauvage, ouvrage cité, p. 132.

Rome: „Urbs ergo Roma iam penes nos est, cum viris Romanis iam nobis colloquium est”⁹.

Pourtant, les jeunes Portugais quittent la patrie, pour aller étudier ailleurs. Il y a un véritable exode universitaire vers les hautes écoles d’Italie (Bologne, Ferrare, Florence, Padoue, Sienne). Beaucoup de ces jeunes gens talentueux et prometteurs ne reviendront plus jamais ou reviendront trop tard.

Un des exemples les plus représentatifs de cet exode est Henrique Caiado (Hermicus), élève de Cataldus¹⁰. Il est le premier poète néolatin portugais, et de la meilleure qualité, „vates egregius”, selon le jugement de son compatriote Resende¹¹, qui, en Italie aussi, passait pour un des talents les plus brillants de l’époque. Caiado, qui semble avoir eu des liens avec la Cour à Lisbonne, décida de partir en Italie en 1494 — „fatalem sibi Italiam adire”, selon les dires de Resende — „Musarum captus amore”¹², poussé par le désir ambitieux de faire de la poésie l’idéal de sa vie. Il s’en justifie formellement devant le roi, „quod leguleius esse noluerim”, parce que „ego radices altius egi” (*Corpus* t. 1, p. 51). On notera ici le conflit des valeurs entre le studium bonarum literarum (désintéressement) et legista (aspirations utilitaires). Caiado prend la brusque décision d’abandonner ses études de droit et renonce à une situation sociale aisée, „ex quibus summos magistratus et emolumentum utique maximum mortales adipiscuntur, ut totum me litteris politoribus addicerem” (*Corpus* t. 1, p. 51). Quoique la littérature vernaculaire prit son essor au Portugal à cette époque, ce n’est pas elle, mais la muse latine, inconnue alors et sans modèle dans sa patrie, qui stimule „imitatio” ou „emulatio” chez le jeune poète. Caiado, qui fit ses études entre 1494 et 1504 à Florence, Bologne, Ferrare et Padoue, mourut prématurément à Rome en 1509. Son oeuvre lyrique, peu abondante — églogues, pastorales, épigrammes — parut en Italie (Bologne 1496 et 1501), là où il croyait avoir trouvé un public cultivé d’humanistes et des mécènes¹³.

A titre de curiosité, on peut ajouter que Caiado fréquenta à Padoue, entre 1503-1507 probablement, des amis de Copernic, peut-être entrèrent-

⁹ N. J. Espinosa Gomes da Silva, *Humanismo e direito em Portugal no século XVI*, Lisboa 1964, p. 46.

¹⁰ Ad Cataldum Siculum epigramma, dans: *Corpus illustrium poetarum Lusitanorum qui latine scripserunt*, t. 1, Lisbonne 1745, p. 247: „Formasti ingenium primus, primusque per altos (Duxisti lucos...) A te principium Musae [...]”.

¹¹ „[...] poeta ueteribus conferendus, quem Desiderius Erasmus... ita laudat, ut eius de Hermico nostro elogium, magnam illis gentibus inuidiam faciat, quibus Lusitanum nomen gratiosum non est”, dans *l’Oratio pro rostris O. Sauvage*, ouvrage cité, p. 130.

¹² Epigramma XXVI Ad Angelum Politianum, dans: *Corpus illustrium poetarum Lusitanorum*, t. 1, p. 156 s.

¹³ Voir K. Krauter, *Imitatio und Probleme des Dichterberufs in den Eklogen des portugiesischen Neulateiners Henrique Caiado*, dans „Arcadia” 8 (1973), p. 248-273.

-ils aussi en correspondance. Caiado dédia plusieurs épigrammes à des polonais dont je ne connais que le nom latinisé. Il s'agit de deux élèves de Filippo Beroaldo l'ainé, Paulus Silovitius et Janus Conovicius qu'il invoque en ces termes: „spes magna tuorum” (*Corpus* t. 1, p. 171; 200; 161 et 212)¹⁴.

L'émigration universitaire et la mobilité européenne des jeunes adeptes de la muse néolatine posent un problème, lorsque nous parlons tout simplement de la poésie néolatine des Portugais. La géographie littéraire montre d'autres frontières que celles du territoire national. Au chapitre des lettres néolatines du Portugal est-on droit d'inclure, sous le concept étroit de „littérature nationale”, toute la production poétique en latin d'hommes qui ont à peine vécu dans leur pays d'origine?¹⁵ Il n'y a pas toujours une conscience très nette des délimitations et des provenances nationales au sein de cette république des lettres qui est nourrie précisément de l'expérience vitale d'une continuité entre Rome et l'âge de la Renaissance:

Secula consurgunt meliora. Reuixit Apollo
uictaque barbaries cadit. En resispicere, quamuis
sero, datum est.

(André de Resende, *Desiderii Erasmi Roterodami Encomium*, vv. 389-391, éd. Sauvage, p. 70).

Ce qui importe, c'est l'idée d'émulation ennoblissante et commune avec l'Italie. „Excute barbariem omnino, te sentiat orbis Italus aequalem”, s'exclame Resende dans son enthousiasme et il invite les jeunes, dès 1534, à „cum Italia de literarum palma contendere”, à rivaliser avec l'Italie (éd. Sauvage, p. 114). Chez Resende il n'y a même pas de distinction entre Lusitania et Hispania, en ce qui concerne le patrimoine romain commun de la Péninsule Ibérique:

Hinc mea Lucanum, Senecas, vatemque Salonis (- Martial),
Edidit Hesperia, Aeneadum quique arma cothurno
Personat altiloquo, magnum dum pone Maronem
Aemulus (- Silius Italicus) insequitur, linguae Fabiumque Latinae
Grande decus (- Quintilien), multum quem nobis inuidet olim
Roma uirum...

(*Encomium*, vv. 17-22, éd. Sauvage, p. 24).

¹⁴ Voir aussi L. A. Birkenmajer, *Niccolò Copernico e l'Università di Padova*, dans: *Omaggio dell'Accademia Polacca di Scienze e Lettere all'Università di Padova nel settimo centenario della sua fondazione*, Cracovie 1922, p. 177-274.

¹⁵ L. de Matos, *Renascimento português e cosmopolitismo*, dans: *Problemas do espaço português*, Lisbonne 1972, p. 9-18 (*Estudos do ciências políticas e sociais*, p. 87).

Il fut un temps, sous Manuel I^{er} et surtout sous Jean III, le „Père des Lettres”, où Paris était le centre d’attraction et de formation des humanistes portugais. L’Italie passe alors au second plan. A la requête de Diogo de Gouveia, ancien recteur de l’université de Paris, Jean III institua en 1527 un certain nombre de bourses pour des étudiants portugais, qui logeaient au Collège Sainte-Barbe et au Collège Montaigu, entre autres des poètes néolatins comme André de Resende, Aquiles Estaço, Miguel de Cabedo, Diogo de Teive, António Pinheiro, António de Gouveia, Inácio de Morais, ou bien Jerónimo Osório, l’illustre „Cicéron de Portugal”. Après leurs études ils étaient censés rentrer pour assumer par exemple des fonctions dans l’enseignement supérieur. Pourtant, beaucoup d’entre eux ne reviendront pas, et cette saignée a évidemment des conséquences sur l’évolution de l’humanisme et des lettres néolatines au Portugal. Tandis que des savants portugais occupent des chaires dans des universités françaises — à Paris, Lyon, Bordeaux — espagnoles et italiennes, des étrangers viennent en bon nombre au Portugal professer les disciplines nouvelles; rappelons seulement Nicolaus Clenardus et Johannes Vasaeus à Braga et Evora. Tandis que les poètes néolatins portugais composent ou publient leurs oeuvres à l’étranger, des humanistes étrangers écrivent au Portugal à part George Buchanan, écossais, et le P. Miguel Venegas S. J.: par exemple la toledaine Luisa Sigea.

Un des exemples les plus frappants de ces poètes portugais expatriés est celui d’António de Gouveia (1513-1566), célèbre légiste et humaniste nomade par excellence¹⁶. Il s’intégra complètement dans la culture française du XVI^e siècle et ne rentra jamais dans son pays natal. Il mourut en Italie, après avoir été professeur d’humanités à Paris, à Lyon et à Bordeaux, en plus de ses charges de professeur de droit dans d’autres universités. Ses *Epigrammata et epistolae* furent publiés à Lyon en 1539 et 1540; ils sont dédiés au poète mineur Jacques de Beaune. Les épigrammes sont adressées, par exemple, à Nicolas Bourbon, Jean Visagier, Salmon Macrin, Charles de Sainte-Marthe, Mellin de Saint-Gelais, qui ont presque tous pratiqué la poésie néolatine. Gouveia admire les poètes français contemporains, comme Marot, Ronsard et Du Bellay. Il traduit en latin plusieurs de leurs poésies, mais ne maintient aucun contact littéraire ni avec ses compatriotes portugais, ni avec les Italiens. Gouveia est devenu français jusque dans le ton parfois satirique et érotique de ses épigrammes.

Une autre figure beaucoup plus brillante de la poésie néolatine est celle d’Achilles Statius Lusitanus (1524-1581). Appelé d’abord par son père à faire son service militaire en Orient, il découvrit sa vocation d’humaniste, fit ses études à Evora, à Louvain et à Paris, où sortirent des presses, en 1549, les *Sylvae*. Grand érudit et philologue de qualité — éditeur de

¹⁶ J. Verissimo Serrão, *António de Gouveia e o seu tempo 1510-1566*, Coimbra 1966.

Catulle et commentateur d'Horace — il enseigna à Rome à la Sapienza, occupa des charges auprès du Saint-Siège, puis se consacra entièrement aux études et à la poésie. Sa collection de livres et manuscrits forme une des parties essentielles de la Biblioteca Vallicelliana à Rome. Estaço passa donc presque quarante ans à l'étranger, sans jamais revoir le Portugal¹⁷.

Le Collège de Guyenne à Bordeaux, dirigé par André de Gouveia (selon Montaigne il était „sans comparaison le plus grand principal de France”), compte de nombreux professeurs portugais et joue un rôle important dans la diffusion de l'érasmeisme au Portugal.

Les destins de Gouveia, de Caiado et d'Achilles Statius montrent bien le cosmopolitisme des grands poètes humanistes portugais, qui savent s'intégrer dans les courants intellectuels et dans la culture de leur seconde patrie. Malheureusement cet européenisme spirituel ne couvre qu'une période courte, mais brillante, de l'humanisme au Portugal, centre 1534 et 1550 environ.

Grâce à l'activité pédagogique de Nicolaus Clenardus, flamand et érasmien fervent, Braga et Evora deviennent, à partir de 1533, et pour quelques années, des centres provinciaux, où l'on cultive les lettres néolatines¹⁸.

Il serait éronné de mesurer l'humanisme portugais du XVI^e siècle selon des critères valables pour l'Italie du XIV^e ou du XV^e siècle. Les conditions historiques et sociales sont toutes différentes. Contrairement à l'humanisme urbain florentin par exemple, le mouvement humaniste au Portugal était plutôt un phénomène universitaire, développé par une petite élite et basé sur le mécénat du roi. Aussi la poésie néolatine prend-elle un caractère fortement universitaire et, comme poésie de circonstance, elle assume fréquemment une fonction sociale dans la vie de la cour. Il est significatif qu'une ville commerciale comme Porto ne prenne pas part au mouvement des lettres et des idées, tandis que Braga, Evora ou Vila Viçosa deviennent les avant-postes de la culture néolatine, qui se répand au dehors et contre l'enseignement officiel de l'université¹⁹. Pour réaliser leurs projets scientifiques et littéraires, les humanistes portugais devaient obtenir un poste à l'université; ils n'ont jamais réussi à lever l'opposition

¹⁷ A. Moreira de Sá, *Manuscritos e obras impressas de Aquiles Estaço*, dans: „Arquivos de Bibliografia Portuguesa” 3 (1957), N° 12, p. 167-178; Marina La Tella Bartoli, *A proposito di Aquiles Estaço e dei Carmina del Cod. Vallicelliano B 106*, dans: „Annali dell'Istituto Universario Orientale”, Sezione Romanza, 17, (1975), p. 293-362; A. Pinto de Castro, *Aquiles Estaço, o primeiro comentador peninsular da Arte „Poética de Horácio*, dans: „Arquivos do Centro Cultural Português” 10, (1976), p. 83-102.

¹⁸ Gonçalves Cerejeira, *Clenardo e a sociedade portuguesa do seu tempo*, Coimbra 1949.

¹⁹ L. de Matos, *A corte literária dos Duques de Bragança no Renascimento*, Lisbonne 1956.

des professeurs attachés au système traditionnel du savoir et de l'enseignement.

Cependant, de jeunes portugais avancés, comme Resende, croient un instant que le transfert de l'université à Coimbre, ouvre enfin la voie à la réforme culturelle. Coimbre apparaît, dès les années trente, comme un centre d'études et de littérature, où plusieurs institutions en trop grand nombre même pour une si petite ville se font concurrence²⁰.

Lorsque le roi fonda, en 1547, le Colégio das Artes à Coimbre, la période la plus brillante de la littérature néolatine s'ouvrit au Portugal avec le théâtre universitaire et scolaire²¹, grâce aux activités des frères Georges et Patrick Buchanan, de Diogo de Teive²² et, plus tard, des jésuites. Voilà d'ailleurs un autre exemple, admirable, du cosmopolitisme de certains humanistes portugais: l'érudit et poète Diogo de Teive — il n'écrivait qu'en latin — allait et venait, au cours de ses études et activités professorales, entre la France, l'Espagne et le Portugal. Ses *Epodon sive iambicorum carminum libri III* parurent à Lisbonne en 1565. D'autre part, on observe que dès 1549, date de la publication à Coimbre d'une *Preparaçam spiritual de catholicos aa santissima comunhã*, certains milieux ecclésiastiques regardaient d'un mauvais oeil ces activités littéraires en langue latine, l'étude du grec étant de prime abord suspecte d'hérésie luthérienne: „forece nella (c'est-à-dire l'Université) tanto a lingua latina, que ate os meninos que nam sabem ainda falar lingoagem, sabem ja falar latim”, remarque avec ironie le franciscain anonyme²³.

Puisque les personnes et les milieux présentés jusqu'ici, défenseurs de la cause de la littérature néolatine, n'étaient pas capables de remporter la victoire sur les forces hostiles, nous allons examiner trois documents qui, faisant figure de programme, représentent les points de départ du renouveau des lettres, auquel ils aspiraient. L'auteur en est André de Resende, dominicain, poète, savant et professeur, qui décide de rester au Portugal, por y lutter „in liberalium disciplinarum et enkuklopaidias castris” comme soldat de la „liberalis militia”²⁴.

L'*Oratio pro rostris*, lue en 1534 à la rentrée des classes à l'Université de Lisbonne, expose vigoureusement les idées de réforme dans l'enseignement. Sûr d'être conforme aux intentions du roi Jean III, Resende attaque la vieille université en parlant de ses professeurs („refractarii senes”)

²⁰ Voir Mário Brandão, *O Colégio das Artes, Coimbra 1924-1933*; F. Leitão Ferreira, *Noticias cronológicas da Universidade de Coimbra, Coimbra 1937-1944*.

²¹ L'ouvrage capital à ce sujet est de Claude-Henri Frêches: *Le théâtre néolatin au Portugal 1550-1745*, Paris—Lisbonne 1964.

²² L. de Matos, *O humanista Diogo de Teive*, dans: „Revista da Universidade de Coimbra” 13, (1937), p. 215-270.

²³ Cité par Gomes da Silva, ouvrage cité, p. 47.

²⁴ L'opposition entre les armes et les lettres apparaît clairement dans *l'Oratio pro rostris* (voir: l'édition de Mme Sauvage, p. 110).

comme de „literariae reipublicae tyranni” et de „rancidi philosophastri quidam” (édition Sauvage, p. 114 et 112). Le Portugal souffre d'un retard culturel pernicieux, qui se manifeste clairement à la conscience d'une „renaissance” qu'affiche le maître: „tota fere... Europa respiscit, cum ad antiquam illam saeculi eruditioris felicitatem, univèrsae terrae, uel olim barbarissimae, adspirant” (ibid.). Il cite en exemple non seulement l'Italie, berceau des études, mais aussi la France, l'Angleterre, les pays germaniques et même la Sarmatie (la Pologne). Resende fait habilement jouer la corde de la fierté et des ambitions nationales, mais il ne se contente pas de l'appel patriotique. Pour compléter le rôle prépondérant joué en politique, il faut faire des efforts encore plus grands dans le domaine des lettres et des sciences. „Atque nationes hae, neque nos ingenio neque aerae clementioris felicitate uincunt, cura tantum et studiorum patientia longe superant” (ibid.). Dans son analyse de la décadence de la latinité, Resende remonte à l'invasion des Visigoths, de là datant la corruption du latin et le mépris des arts libéraux. Contre la paresse intellectuelle, contre l'esprit d'utilitarisme, contre les vieux maîtres entêtés, qui, par jalousie, veulent priver les jeunes gens du savoir qu'eux-mêmes ne sont pas capables d'acquérir, Resende prône l'idéal d'une culture encyclopédique qui seule ennoblit l'homme, même s'il s'agit d'un „plebeius et infimae classis homuncio” (p. 110). La vraie noblesse de l'âme, c'est le savoir, la sagesse, et non pas l'argent ni la naissance.

La première tâche, d'après lui, est le renouveau de la langue latine. Le modèle est Erasme; la voie qui y conduit, l'enseignement de la grammaire, science du langage correct et premier moyen d'accès à toutes les sciences humaines. En outre Resende recommande l'étude du grec. „Linguae enim Latinam firmabit, edocebit poesin, dialecticam enodabit, monstrabit rhetoricam etc.” (p. 116).

La connaissance des langues classiques n'est donc pas de l'art pour l'art ou un exercice intellectuel purement formel, mais „magnam disciplinarum omnium sibi fenestram aperuit”; elle conduit à la „divina poesis” (p. 118) et à l'art oratoire. Poeta et orator sont intimement liés. Le grammairien est le vrai interprète des textes. Aussi Resende le protège-t-il contre les abus des sophistes et les mauvais maîtres de la grammaire. Les recommandations de Resende sur le langage culminent dans la profession de foi de l'humaniste: „ego non video quomodo cum diuinis literis pugnet eloquentia”. Cela veut dire qu'en théologie, „elegantia sermonis” est aussi importante que dans les lettres. Comme preuve, Resende allègue les Pères de l'Eglise. A la fin de son discours, il dresse une liste de poètes ou écrivains qui serviront de modèles dans le processus de régénération des lettres néolatines. Ce Canon littéraire ne cite que des auteurs portugais contemporains. En tête figure „Hermicus Caiadus poeta ueteribus confendus”, gloire de la nation lusitanienne. En se référant au jugement très favorable d'Erasme sur le jeune poète, Resende fournit la preuve d'un

certain raffermissement du courant érasmien au Portugal. Il ne manque pas l'occasion de réitérer publiquement son acte de foi en Erasme; trois ans plus tôt, le *Carmen eruditum et elegans aduersus stolidos politioris literaturae oblatratores*, publié à Bâle en 1531, avait déjà été un témoignage fervent de cette foi. A la deuxième place, Resende mentionne Luís Teixeira (Tessira), poète et juriste, élève du Poliziano (1481) et ami d'Erasme à Sienne (1506-1509); puis Miguel da Silva (Michael Silvius, mort en 1546).

...Latio orbe Michael

Siluius inque Remi notissimus urbe phrasinque
doctus utramque simul sophiamque altamque poesin
uno concludens in pectore par et utroque

Tel est l'éloge du poète fait par Resende dans son panégyrique sur Erasme (éd. Sauvage, vv. 235-237, p. 62).

Sauvage, vv. 235-237, p. 62).

Da Silva était ambassadeur auprès du Saint-Siège, ami de Bembo, de Sadoletto et d'Alexandre Farnese (Pape Paul III). Jean III le déposséda de la nationalité portugaise et lui interdit de rentrer, après qu'il eut accepté le chapeau de cardinal sans autorisation royale.

Les autres personnages qui doivent faire autorité sont le grammairien Estevão Cavaleiro, maître de Resende, Diogo Pacheco, orateur renommé et professeur d'humanités à Sienne, et enfin Francisco de Melo (né en 1490), érasmien et recteur de l'université de Lisbonne. Cette série de „domestica exempla” doit attester que les poètes „uel ab Italis uel a Parrhisiis maiorem eruditionem domum reportauerunt”. Aires Barbosa, le grand helléniste portugais à l'université de Salamanque, n'y figure plus, alors qu'il figurait encore dans le *Carmen*, parce qu'il a composé ses *Antimoria* contre Erasme. Il a quand même enseigné le langage classique le plus pur („fierique dedit sermone Quirites”):

Hispanique sacer meritis honor orbis Areius
magnis cui debet quantum nunc Pallados illic
cultior usus habet: docuit nam primus Iberos
Hippocrenae Graias componere uoces
ore.

(éd. Sauvage, vv. 238-242, p. 62)²⁵.

Dans son éloge d'Erasme, sincère d'ailleurs („sentio quod scribo”!) et publié à l'insu de l'auteur, Resende va loin dans l'enthousiasme juvénile. Il salue Erasme le „maxime nostri / nunc aeuī Cicero” (p. 52) et l'assure

²⁵ Le texte des *Antimoria* est facilement accessible dans José V. de Pina Martins, *Humanismo e erasmismo na cultura portuguesa do século XVI*, Paris 1973, p. 197 ss.; voir aussi p. 39 ss.

„non tibi Lusiadae infensi”, car en Espagne la persécution avait déjà commencé et Resende craint que chez Erasme l'écho des critiques méchantes, faites par certains espagnols, n'atteigne le voisin ibérique selon le fameux mot de refus érasmien „Hispania non placet”. Les ennemis d'Erasme, il les traite d'improbitas et de „uacuum cerebrum”, par contre „Latinum / quisque amat nomen non odit nomen Erasme” (p. 62).

D'autre part, les opposants d'Erasme qualifient les bons latinistes de literatuli (p. 78) et Erasmici (p. 80). Pour se moquer à son tour, Resende caricature le raisonnement assez sot d'un scolastique maître de dialectique, Eustache Sichem O. P., à Louvain:

Cauete

Eloquium cultum, iuuenes, et rhetoras omneis.
Rhetor enim raro bonus est uir; rhetor Erasmus
creditur; ergo bonus uir non est. „Euge! perite
sus grunniuit, habet; collegit sus bene pulchre
et bene proposuit pulchre.

(éd. Sauvage, vv. 322-327)

Les allusions aux obstacles qui, en plus de l'ignorantia grammaticae, empêchent l'épanouissement des lettres, sont beaucoup plus nettes dans le long poème *De uita aulica*, dédié à l'ami Damião de Gois. Ici se fait jour la plainte amère sur les „obscenae harpyae”, c'est-à-dire les juriconsultes qui ont réuissi à évincer les hommes de lettres dans l'estime sociale et les relèguent à des places moins glorieuses. Dans ce récit autobiographique Resende décrit avec une verve réaliste et satirique les contraintes auxquelles les courtisans sont soumis. Cette diatribe est plus qu'une critique conventionnelle et générale de „vita aulica”, opposée au monde intact de la vie rurale. On voit s'y refléter parfaitement les conditions socio-littéraires de l'époque, la fonction sociale de la poésie de circonstance et dans quelle estime on tient les lettres en général. Ce qu'on attend des poètes, c'est maiestas, non usus (éd. Sauvage, p. 148), l'éclat pompeux, non pas l'utilité morale. L'éclat et les honneurs officiels sont payés de la perte de la liberté personnelle:

otia doctis

docta uiris nunquam dat Lusitania nostra

(vv. 38-39, éd. Sauvage, p. 148)

Les marchandages, les rivalités infâmes tuent l'inspiration poétique; l'estime dont les lettres jouissaient a disparu:

I, miser, et libros sepeli, contemne Thaleiam

(v. 40, p. 148)

Pour échapper aux misères de la vie de cour et pour mener enfin une vie plus digne „uatibus mentis melioris”, Resende songe à s'enfuir en Italie. La responsabilité de cette divergence entre la dignité de la poésie et ce que le public de la cour attend d'elle, Resende l'attribue aux juristes, qui dominent à la cour et étouffent la vraie culture par l'étroitesse de leur esprit formaliste.

Postquam nummorum legum iurisque tyranni
in regnum et reges regnum obtinuere, poesis
pessum iit, eloquiique decus, sophiaequae, forenses
uulturii pressere iugo

(vv. 62-66, éd. Sauvage, p. 148)

Resende dénonce ici la pensée à la fois traditionaliste et opportuniste des juristes formés en droit romain, qui jouent un rôle principal (comme conseillers ou fonctionnaires) dans l'administration des affaires politiques et commerciales²⁶ factio quae leges, uili quae nundinat aere:

iura sacra

(vv. 84-85, éd. Sauvage, p. 150)

Aux yeux de ces hommes, les oeuvres des poètes ou des érudits ne sont que „carnificina sophorum”. L'arrogance des nobles à la Cour tolère les poètes, certes, mais les courtisans les méprisent et ils se vantent même de leur inculture. Le roi s'entoure de poètes qui, par leur prestige intellectuel, contribuent à sa gloire, pourtant les nobles veillent jalousement sur leurs privilèges, sans admettre d'autres conseillers qu'eux-mêmes. Resende avertit le roi du danger qu'il y a à risquer le succès de ses propres réformes culturelles²⁷

Esse satis regi, iuris legumque peritis
fidere, regnorumque illis committere curant.
Quod si tantus amor studiorum, tanta libido,
iura legat potius, sapiens quid Bartolus aiat,
quidue sagax Baldus, uehemensque Accurisius horum
quod responsa trium Phoebai sortibus antri
certa magis soleat rabularum credere uulgas.

(vv. 95-101, éd. Sauvage, p. 150)

La scène culturelle apparaît donc à notre humaniste obscure et barbare, et c'est avec sarcasme qu'il laisse à son compatriote Jorge Coelho la gloire d'être un poète de cour sans rival.

²⁶ Voir N. J. Espinosa Gomes da Silva, ouvrage cité,

²⁷ A ce sujet voir: J. Sebastião da Silva Dias, *A politica cultural de D. João III*, Coimbra 1969.

Jorge Coelho, secrétaire de l'Infant Cardinal Henrique et Prieur des Chanoines Réguliers à Evora, semble avoir été en effet un personnage ambigu dans les débuts du mouvement littéraire néolatin. Il échangea des lettres avec Erasme, ce qui ne l'empêcha pas d'accueillir favorablement l'*Antimoria* d'Aires Barbosa. D'ailleurs Coelho ne participe pas à la corona funebris que le cénacle d'Evora tressa à la mort d'Erasme. Peut-être Coelho ne jouissait-il pas de la réputation qu'il s'attribuait lui-même. Resende n'a pas gardé non plus la même attitude critique, strictement opposée à la Cour. Désenchanté par le déclin de l'influence érasmiste, il rédige bon nombre de poésies panégyriques dédiées au roi Sébastien, à l'Infante Marie, à Philippe II d'Espagne. C'était sans doute pour obtenir une place sous le soleil de la Cour. Lorsqu'il encourage la croisade contre les Turcs ou défend l'intolérance confessionnelle, il se sépare clairement des positions érasmiennes. Ici, on saisit peut-être le malentendu fondamental de Resende à l'égard d'Erasme: il remarque chez lui plutôt les aspects philologiques et esthétiques, et moins les idées religieuses. Son véritable drame de poète humaniste et son échec sont de n'avoir pas su devenir, comme Erasme, 'ex poeta theologus'²⁸.

Cela nous ramène à un autre courant, fondamental pour comprendre l'évolution des lettres néolatines au Portugal avant le milieu du XVI^e siècle, s'est l'érasmisme²⁹. Certes, l'*Encomium Erasmi* du jeune Resende représente, au fond, une apologie de la méthode humaniste et de son application aux lettres sacrées, aux textes classiques et aux traités des Pères (Pina Martins, p. 87) et il veut combattre l'esprit grammatical, rhétorique, scolastique de ceux qui choisissent la forme au détriment de l'essentiel, mais il faut aussi souligner que Resende chante en premier lieu (en termes hyperboliques) la louange d'Erasme comme poeta — 'Flacco numerosior ipso' etc., (vv. 45 ss. dans l'édition de Mme Sauvage, p. 52) — avant de prôner ses mérites d'érudit, de philologue, de traducteur, de philosophe et de théologien. Ce qu'il admire chez lui, c'est facundia, dictio locuples, le mélange utile-dulce, la pureté du latin (vv. 66 ss.). Nous ne savons pas à quelles poésies d'Erasme Resende se réfère, comment ou s'il les a connues directement (à Paris, à Louvain?); peut-être en parle-t-il de façon générale, en raison de la réputation littéraire de l'auteur. De toute façon, si Resende se plaint du petit nombre de bons auteurs au Portugal („miramur si haec

²⁸ Voir O. Sauvage, *Resende, plus humaniste que chrétien? A propos de son poème sur Saint Vincent, patron de Lisbonne*, dans: „Arquivos do Centro Cultural Português” 8 (1974), p. 115—129, aussi A. da Costa Ramalho, ouvrage cité, p. 539-542.

²⁹ Outre les Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme (Coimbre 1952) de Marcel Bataillon voir: J. V. de Pina Martins, E. Feist-Hirsch, *Erasmus and Portugal*, dans: „Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance” 32 (1970), p. 539-559; et *The position of some Erasmusian humanists in Portugal under John III*, dans BHR 17 (1955), p. 24-35; L. de Matos, *Das relações entre Erasmo e os portugueses*, dans: „Boletim de Bibliografia Luso-Brasileira” 4 (1963), p. 241-251.

aetas nullos serio doctos, nullos non ridiculos scriptores, uel certe admodum quam raros habeat?», dans l'*Oratio pro rostris*, éd. Sauvage, p. 114), Erasme est pour lui un exemple de la façon d'harmoniser 'eloquentia cum pietate', et s'il combat 'l'esprit grammatical, rhétorique, scolastique de ceux qui préfèrent la forme au détriment de l'essentiel' (Pina Martins), il voit en Erasme la réalisation de son idéal.

Nous nous bornons ici à montrer la résistance ecclésiastique dans le domaine de la littérature néolatine vingt ans après les enthousiastes propositions de programme de Resende. En 1553, apogée de l'antiérasmisme au Portugal, un recueil de poésies religieuses *Salutiferae crucis triumphus* de Francisco de Barcellos, moine jéronimite, fut édité à Coimbre. L'Inquisiteur espagnol Jerónimo Azambuja (Oleaster) donne son approbation et insiste sur le caractère orthodoxe des poésies. Quant à Barcellos, religieux fanatique et ascète austère malgré une plume trop prolixie en vers latins et portugais, il avoue écrire 'sermone rudi ac impolito' pour ne pas passer pour un érudit. Ainsi Barcellos prend position contre Resende, qui en 1534 exhorta la jeunesse à 'dicendi nitorem et elegantiam cum pietate coniungere — ceu uero cum religione pugnet dictionis ornatus' et se moqua encore de ceux qui s'opposaient à cette alliance: „Sit tamen hoc illorum fatum, qui si quando quur non rhetoricam didicere, interrogentur, fortiter et magna, ut ipsi putant constantia, ut ego tamen iudico, proteruia, respondere pro se quisque solent: Christianus sum, non Ciceronianus" (*Oratio pro rostris*, éd. Sauvage, p. 120). Barcellos veut stopper ce qui lui apparaît comme un processus de dégradation. La poésie, pour lui, est un instrument de prédication ce que d'ailleurs Resende avait déjà durement critiqué) à cause du mépris pour 'dictionis ornatus'. „Quare mirandum non est, si ineptissimos ubique gentium contionatores habemus (au Portugal évidemment). Spreuerunt enim artem contionandi magistram" (éd. Sauvage, p. 118). Le sermon, tel que le conçoit Barcellos, doit émouvoir et convertir les âmes et non faire de belles phrases („tonare potius ac fulminare quam loqui", dans *Corpus illustrium poetarum Lusitanorum*, t. 4, p. 294). Dans la préface de ses poésies, Barcellos déplore que son temps ne veuille plus supporter la saine doctrine, „sed ad sua desideria cocervabunt sibi magistros prurientes auribus" (*Corpus*, t. 4, p. 301). N'y-a-t-il pas une attaque, à peine dissimulée, contre Desiderius Erasmus? De plus, Barcellos mentionne avec horreur le fait que de soi-disant chrétiens lisent des romans de chevalerie, l'*Amadis de Gaule*, la *Crónica do Imperador Clarimundo* de João de Barros (réimpression de 1555), *Las Sergas de Esplandián* „et hoc genus aliorum vanis, ac fictitiis rebus libros implent et in infinitum augent, adeo ut nullus nugandi sit finis". A cet égard, même les païens paraissent encore plus vertueux, puisqu'ils écrivent du moins sur des sujets graves et utiles, par exemple de re militari, ac rustica etc., alors que les modernes négligent les graviora studia. Une fois de plus, les opinions se heurtent implacablement, si l'on fait le rapprochement avec le discours universitaire que Resende

avait prononcé à Coimbre en 1551 (dans *Poemata, epistolae historicae, orationes, Cologne 1613*). L'argument le plus redoutable de la critique littéraire fulminante du moine est l'appel aux mesures répressives, voire au bûcher, puisque même des magistrats païens ne toléraient jamais 'tantam nugandi licentiam'; des 'nugementa' furent brûlés, les mauvais auteurs exilés. Malheureusement les autorités ne se montrent plus aussi intranquillantes aujourd'hui, déplore-t-il, visant, sans les nommer, certains chrétiens — 'nugis intentos' — auxquels ses poésies didactiques pourraient enseigner la vraie vocation des lettres: les sujets bibliques auraient une présence absolue sur 'vanorum hominum fabulationibus' (*Corpus*, t. 4, p. 302). Cela est nettement dirigé contre les parures érudites de la poésie néolatine humaniste.

Les poésies religieuses de Barcellos portent une dédicace à l'évêque Bras de Barros, ancien Recteur du Collège de Sainte-Croix à Coimbre. Barcellos loue le zèle apostolique de l'ex-professeur, à qui il attribue le mérite d'avoir recommandé l'étude des lettres au roi Jean III. C'est ce que Resende avait fait beaucoup plus tôt. Les deux opposants se prévalent donc du même programme de réforme poursuivi par le roi, et, chose curieuse, chacun prétend y voir réalisées ses propres conceptions. L'ascète s'enorgueillit tout à coup des gloires temporelles de la nation portugaise et, pour surpasser encore Resende, il affirme hardiment: les Portugais jouent maintenant un rôle culturel prédominant dans la culture européenne! A sa manière Barcellos établit 'bonarum literarum et verae religionis reparatio', qui, bien sûr, n'est pas du tout conforme aux idées d'un Erasme ou d'un Resende. Barcellos reprend les mêmes arguments que ses adversaires, pour les incorporer à l'idéologie de la Contreréforme, tout en flattant l'orgueil nationaliste de la Cour. Voici la quintessence de sa vision triomphaliste: „Rex ... tanta benignitate, ac favore prosecutus est literas, ut a Lusitanico regno antequam barbarien, et doctrinarum inscitiam relegans, ipsumque regnum maximo literarum splendore decorans, Athenis, et reliquis totius orbis academiis literarum gloriam, ac primatum praeeriperit. Itaque Lusitania, quae olim literarum frustra per aliena regna mendicare solebat, nunc integros scientiarum thesauros universo orbi impartiri potest: atque proinde Lusitaniis nihil desiderandum reliquit. Nam ea ipsa, quae iam omnes nationes armis anteibat, nun literis, ac summo religionis cultu exuperat” (*Corpus*, t. 4, p. 303).

Le problème religieux provoquait des crises sérieuses chez maints humanistes portugais. Ils balançaient entre les sectateurs de la théologie scolastique, attaquée par Resende, et les défenseurs des Pères de l'Eglise qui représentent les modernes. Peu d'érudits partageaient l'optimisme de Resende, qui voulait réconcilier, non seulement le christianisme et le christianisme et le cicéronisme, mais aussi l'Evangile et la philosophie de Platon et d'Aristote.

Vers le milieu du XVI^e siècle, on observe, dans la poésie néolatine

l'éclosion de sujets religieux, accompagnée d'une influence croissante des forces conservatrices à la Cour. On dirait que les poètes s'empressent de proférer des actes de foi publics en vers latine pédants, pour faire preuve d'orthodoxie et pour éviter le moindre soupçon de l'Inquisition. Jorge Coelho, poète de cour, chante son *Carmen heroicum De patientia christiana* et compose de longs poèmes sur la vie de la Vierge, sur les plaintes de la Mère de Jésus, une *Lamentatio Divae Marie Magdalenae ad Domini Nostri Jesu Christi sepulcrum*, ou célèbre la victoire des Lusitaniens sur les Turcs. Resende lui-même avait conçu son *Vincentius Levita et martyr* (1545) comme une épopée sacrée. Il a composé plus tard des poèmes religieux remarquables, comme *Ad Christum optimum maximum crucifixum* (1551), sa *Confessio* (1567), mais aussi une Ode 'ob calamitatem sectarum'. Tandisqu' à Rome, Achilles Statius paraphrasait les Psaumes, Lopo Serrão, médecin du roi Sébastien, écrivit un lourd poème didactique *De senectute et aliis utriusque sexus aetatibus*, imprimé à Lisbonne en 1579, ainsi que des paraphrases bibliques, telles que *Deploratio populi Israelitici juxta flumina Babylonis* (*Corpus*, t. 4). Le phénomène le plus curieux dans ce genre est peut-être l'oeuvre abondante (imprimée à Lyon en 1615) de João de Mello de Sousa (mort en 1585), professeur de droit et Regis Senator. Il n'écrit que des vers religieux, donnant des paraphrases du *Livre de Job* et dissertant sur *miseria hominis*, *De reparatione hominis*, *De lapsu Adae*, *De grassatione Satanae* ou sur les mystères de la vie de Jésus et la Vierge.

L'éclosion de la poésie néolatine s'interrompt dans les années cinquante du XVI^e siècle, au même moment où échoue l'érasmeisme portugais. Elle était devenue pourtant suffisamment forte pour faire surgir de bonne heure l'idée de tradition et de solidarité parmi une nouvelle génération de poètes. La preuve en est un poème didactique, malheureusement inachevé, de Pedro Sanches sur les débuts du mouvement poétique néolatin au Portugal³⁰. Dans son épître l'auteur dresse l'inventaire de 59 auteurs, plus ou moins connus, qui s'insèrent dans l'essor des lettres néolatines entre 1500 et 1550. En tête de liste figurent, comme auparavant chez Resende dans son *Eloge d'Erasmus*, Caiado, Luis Teixeira et Miguel da Silva. Cet énumération élémentaire n'exprime aucun jugement critique ou esthétique. On trouve encore un autre témoignage, plutôt indirect, de cette conscience de groupe dans l'esquisse d'une histoire littéraire contemporaine en langue latine, que trace le juif portugais émigré à Ferrare, Diogo Pires³¹, dans le dialogue *De poetis nostrorum temporum* de Lilio Gregorio Giraldi (Florence

³⁰ P. Sancier; *Epistola ad Ignatium de Moraes*, dans: *Corpus illustrium poetarum Lusitanorum*, t. 1, p. 11-34; Sanches était l'élève de Jerónimo Cardoso, mort en 1569, et s'entourait à Évora d'une académie de poètes.

³¹ Didacus Pyrrhus est lui-même l'auteur d'un recueil très rare *Carminum liber unus*, publié à Ferrare en 1549, voir Ricardo Jorge: *Amato Lusitano. Comentos à sua vida, obra e época*, Lisboa (ca. 1963), p. 25.

1551)³²; Pires y fait autorité pour quelques informations concernant la vie littéraire de la Péninsule Ibérique à son époque.

(Je remercie à M. Michel Alliez, Professeur chargé des échanges culturels franco-allemands, d'avoir patiemment révisé la traduction de mon article).

³² Nouvelle édition par K. Wottke, Berlin 1894.